

## **DIFFICULTES RELATIVES A LA TRADUCTION LITTERAIRE DU PORTUGAIS DU BRESIL VERS LE FRANÇAIS ET PRISE DE POSITION SOCIO-CULTURELLE DU TRADUCTEUR**

Florence Gaillard\*

**RESUME:** Analyse des difficultés rencontrées dans la traduction d'œuvres littéraires du portugais du Brésil vers le français et exemples à travers la traduction du conte de Machado de Assis: *La Cartomancienne* par Maryvonne Lapouge puis conclusion sur le rôle socioculturel du traducteur.

**MOTS CLES:** traduction littéraire, difficultés de traduction, position du traducteur, relations culturelles,

Le simple fait de pratiquer la traduction constitue déjà une difficulté en soi, dans la mesure où l'acte de traduire implique nécessairement un changement de langue et de contexte linguistique et socioculturel. Nous nous proposons dans le présent exposé, de présenter les principales difficultés relatives à la traduction du portugais du Brésil vers le français qui est, rappelons-le, une langue académique. Pour n'en citer que quelques-unes, nous évoquerons les difficultés relatives: au passage d'une langue où il y a littéralisation de l'oralité, vers une langue fidèle aux standards académiques en vigueur, à l'adaptation du tutoiement, au choix du registre de langage... Nous proposerons ensuite un certain nombre d'exemples de difficultés, voire d'erreurs de traduction, à travers la traduction de Maryvonne Lapouge - traductrice de huit romans et divers contes du portugais du Brésil en français – du célèbre conte de Machado de Assis: *La Cartomancienne*, réalisée en 1987. Nous concluons en proposant une réflexion sur la prise de position socioculturelle du traducteur au regard de l'acte de traduire et de ses implications.

Commençons notre exposé par un rapide tour d'horizon de la relation de traduction entre les deux pays concernés: le Brésil et la France. Selon Alfredo Bossi (1989:13-23), les premiers textes écrits au Brésil revêtaient un caractère dit « informatif ». Il s'agissait d'ouvrages issus de voyageurs européens ou de missionnaires jésuites orientés vers la description d'une nature luxuriante, des indigènes et des colons. Rien d'étonnant donc, à ce que les premières œuvres brésiliennes traduites en français soient de la littérature régionaliste. Les premières traductions datent du XVIII<sup>e</sup> siècle. Teresa Dias Carneiro de Cunha (1999), nous informe que la première traduction date de 1824 et est celle d'un poème de Gonzaga: *Marilia de Dirceu*, publié au Brésil en 1792. Il s'agit de traductions de recueils de poésie (Gonzaga, Santa Rita Durão et Morais Filho). La première partie du livre de contes (Magalhães) est un récit de voyages et de mémoires (Floresta). Les premières traductions d'œuvres brésiliennes ont été les suivantes: 1824, Gonzaga, tomas Antônio – *Marilia de Dirceu*. Publié en 1792 au Brésil, 1829, Durão,

Frei Santa Rita – *Caramuru* - Publié en 1781 au Brésil, 1859, Floresta, Nizia – *Conseils à ma fille* – Publié en 1845 au Brésil, 1882, Magalhães, Conto de – *Contes indiens* – Publié en 1876 au Brésil, 1884, Morais Filho, Melo – *Poèmes de l’esclavage et légendes des Indiens* – Publié en 1856 au Brésil.

Bien que la traduction d’une langue latine vers une autre langue latine puisse paraître évidente, cela n’est pas toujours le cas. Le traducteur de textes littéraires portugais du Brésil-français va, outre le dualisme philosophique dans lequel il se trouve – comme tout traducteur - au regard de sa position traductrice: sourcier ou cibliste<sup>1</sup>, fidélité au sens ou à la forme..., se trouver face à différentes difficultés propres à la traduction portugais du Brésil-français. En voici quelques unes des plus fréquentes:

- Difficultés liées à la création d’une langue dans la langue

Le souci du Brésil de créer sa propre identité et de s’adapter au métissage de sa population a donné naissance à une langue dans la langue. La langue de base, le portugais, s’est ainsi teintée d’une part du parler des différents peuples qui ont composé le Brésil et l’ont influencé: vocabulaire indigène (tupi-guarani), africain (principalement yoruba), français (missions françaises) puis des langages importés par les immigrants: italiens, japonais, allemands, arabes. Et d’autre part, de la volonté des littéraires brésiliens d’affirmer leur indépendance et de créer leur propre identité littéraire, rejetant les canons imposés et créant de nouveaux canons propres à leur espace littéraire. Ce qui, il va sans dire, ne va pas faciliter la tâche des traducteurs. Et cela est d’autant plus vrai si leur formation académique est le portugais du Portugal, ce qui est généralement le cas, excepté pour les traducteurs d’origine brésilienne ou ayant vécu plusieurs années au Brésil.

- Difficultés liées à la littéralisation de l’oralité

L’oralité est une des caractéristiques marquantes de la langue et culture brésiliennes. Cela cause un réel problème aux traducteurs dans la mesure où les canons de la littérature française requièrent un style littéraire et académique ou un « bon français » pour reprendre l’expression d’Antoine Berman.

- Difficultés liées au registre de langage

---

<sup>1</sup> La grande opposition entre les théoriciens se situe au niveau de la prise de position en faveur de la « source » ou de la « cible ». Cette notion de « source » et de « cible » fut introduite par Jean-René Ladmiral en 1983. « J’appelle « sourciers » ceux qui en traduction (...) s’attachent au signifiant de la langue du texte source qu’il s’agit de traduire (...) ». (1986:33).

Le registre de langage est, selon les canons de la littérature française, un registre érudit, ce qui n'est pas le cas en portugais du Brésil.

Dans l'esprit de création d'une langue et finalement d'un mode d'expression, les écrivains brésiliens transgressent volontairement les canons de la langue portugaise pour créer leur propre espace de langage. Les traducteurs soumis aux exigences des normes grammaticales françaises (passé simple, syntaxe, néologismes) vont se trouver confrontés au problème d'adaptation du texte au contexte de la langue d'arrivée.

- Difficultés liées à l'usage du tutoiement

Dans la mesure où le tutoiement est d'usage commun au Brésil et qu'il est transcrit dans leurs textes par les auteurs, les traducteurs vont rencontrer une difficulté relative au contexte socioculturel français où le tutoiement existe mais ne correspond pas au même contexte. Il est en effet réservé aux relations intimes entre les membres d'une même famille, entre amis ou encore entre jeunes gens. Mais dans aucun cas, le français ne va engager une relation basée sur le tutoiement avec son banquier, son épicier ou encore un policier dans la rue et encore moins l'écrire.

- Difficultés liées au caractère exotique de l'œuvre

Les descriptions riches en exotisme de la majorité des œuvres littéraires brésiliennes en rendent la traduction difficile. Pour Schleiermacher, il n'y a que deux possibilités au regard du choix de stratégie de traduction: soit « *amener le lecteur à l'auteur* », soit « *amener l'auteur au lecteur* ». Cette prise de position est extrêmement lourde de sens car, étant relative à la stratégie de traduction, elle va teinter l'ensemble du texte produit. Wilhelm von Humboldt déclare à cet égard: « *Tant que l'on ne sent pas l'étrangeté, mais l'étranger, la traduction a rempli son but suprême; mais là où l'étrangeté apparaît en elle-même et obscurcit peut-être même l'étranger, alors le traducteur trahit qu'il n'est pas à la hauteur de son original* » (2000:39)<sup>2</sup>. Antoine Berman va quant à lui jusqu'à déclarer: « *J'appelle mauvaise traduction la traduction qui, généralement sous couvert de transmissibilité, opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère* » (1995: 17)<sup>3</sup>.

- Difficultés lexicales et faux amis

---

<sup>2</sup> Wilhelm von Humboldt. Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage. Editions Denis Thouard, Paris. Le Seuil, 2000, p. 39.

<sup>3</sup> Antoine Berman. La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain. Editions Gallimard, Paris, 1995, p. 17.

Compte tenu de la similitude des deux langues, de départ et d'arrivée, la porte est grande ouverte aux contresens dus aux faux amis. Par exemple: assomar ne veut pas dire assommer mais apparaître, tapar ne veut pas dire taper mais cacher, testa n'est pas la tête mais le front, rato n'est pas un rat mais une souris...

- Difficultés relatives à certains mots ou expressions difficilement traduisibles dans la langue d'arrivée.

Nous avons par exemple les typiques expressions et termes brésiliens: dar um jeito, arrumar, namorar, parado, abafado... dont il est parfois extrêmement difficile de rendre totalement le sens ou de trouver un terme équivalent dans la langue d'arrivée.

- Difficultés liées au contexte de traduction

Dans la mesure où la tendance des traducteurs français est à l'ennoblissement du texte original: « *La France traduit sans le moindre souci de fidélité et poursuit sa traduction, jamais entièrement abandonnée, de traductions « enjolivantes » et « poétisantes ».* » Antoine Berman (1995:61-62). Le traducteur va devoir lutter pour ne pas se laisser aller à cette tendance. Cela est d'autant plus vrai en ce qui concerne le portugais du Brésil, car il s'agit d'une langue à caractère familier qui se prête particulièrement à ce type de transformations.

Voyons quelques exemples de ces difficultés de traduction à travers la traduction de Maryvonne Lapouge-Pettorelli, du célèbre conte: *La Cartomancienne* de Machado de Assis édité en 1987 par les éditions Métailié de Paris, spécialisées dans la publication de littérature sud américaine. L'œuvre originale: *A Cartomante* a été quant à elle publiée pour la première fois dans la revue *La Gazeta de Noticias* de São Paulo en 1884 puis elle fut publiée en 1950 aux éditions Civilização Brasileira.

Examinons un premier exemple extrait du paragraphe 13 de *La Cartomancienne*. Nous proposons dans la colonne de gauche le texte original et dans la colonne de droite, la traduction de Maryvonne Lapouge. Le numéro de paragraphe figure en haut à gauche des extraits cités.

<sup>13</sup> Um dia, fazendo ele anos, recebeu de Vilela uma rica bengala de presente, e de Rita apenas um cartão com um vulgar cumprimento a lápis, (...)

Un jour, à l'occasion de son anniversaire, il reçut de Vilela en cadeau une canne somptueuse, et de Rita un simple carton avec de vulgaires félicitations au crayon, (...)

Le terme « cartão » est traduit par « carton » au lieu de « carte ». Ce type d'erreur lexicale, relativement fréquente lorsque deux langues sont proches, engendre une déformation du texte source qui peut nuire à la compréhension de l'œuvre par le public lecteur.

Voici un autre exemple:

<sup>24</sup> (...) do fundo das camadas morais emergiam alguns fantasmas de outro tempo, as velhas crenças, as superstições antigas.

Des couches enfouies de son intimité émergeaient des fantasmes d'un autre temps, les croyances oubliées, les superstitions de jadis.

Ici « fantasmas » est traduit par « fantasmes » au lieu de « fantômes », ce qui entraîne une perte de la signifiante. Notons que dans cette même phrase, « as velhas crenças » est traduit par « les croyances oubliées ».

Notre proposition de traduction est la suivante: « des profondeurs de ses couches morales émergeaient quelques fantômes d'un autre temps, les vieilles croyances, les anciennes superstitions. ».

Voici dans le paragraphe 32, un autre type d'erreur lexicale, moins grave que les précédents, mais qui dévie également le sens de l'œuvre originale. Il y a ici perte de signifiante par l'usage de la locution « *lui tata le crâne* » pour traduire « *tocou-lhe na testa* ». Toute la magie de la scène se perd et on ne comprend pas très bien – dans la traduction - pourquoi la cartomancienne « tâte le crâne » de Camilo.

<sup>32</sup> E de pé, com o dedo indicador, tocou-lhe na testa.

Et, debout, elle lui tata le crâne avec son index.

Notre proposition de traduction est la suivante: « *Et debout, avec l'index, elle lui toucha le front.* ».

Voici en fin de texte un nouvel exemple d'erreur lexicale. Il y a perte de signifiante par l'usage du terme « économes » pour traduire « secas ».

<sup>38</sup> (...) mas a mulher, as cartas, as palavras secas e afirmativas, a exortação: (...)

(...) mais les cartes, la femme et ses dires, économes, affirmatifs, l'exhortation: (...)

Notre proposition de traduction est la suivante: « (...) *mais la femme, les cartes, les paroles sèches et affirmatives, l'encouragement: (...)* ».

Nous avons ici un autre type de contresens, que Antoine Berman qualifierait « *d'appauvrissement qualitatif de la signifiance* » (1999: 58), une des treize tendances déformantes décrites par ce dernier:

<sup>3</sup> Se você soubesse como eu tenho andado, por sua causa.

si tu savais combien j'ai dû marcher à cause de toi.

Le verbe « andar » fréquemment utilisé dans sa forme figurée en portugais pour se référer à un état d'être à un moment donné: « andar cansado », « andar preocupado »... est ici traduit par le sens premier ou propre du verbe: marcher. Cela crée une incohérence dans la traduction qui laisse le lecteur perplexe et le conduit à prendre une certaine distance par rapport au texte. Cela est d'autant plus ennuyeux que les contes de Machado de Assis révèlent toute leur richesse lorsqu'ils sont perçus au second degré.

Nous avons dans les passages suivants quelques exemples de la tendance naturelle des traducteurs français à se laisser aller à l'ennoblissement du texte original ou à ce qu'ils estiment l'être<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> Não ria de mim, não ria...

Ne ris pas, je te prie, ne ris pas de moi.

Il y a ici ajout de « *je te prie* » qui donne une note de préciosité au texte. Cette tendance n'est pas bienvenue car le ton général de l'œuvre de Machado de Assis, qui est ironique, direct et rapide, est aux antipodes de ce type de style et du positionnement philosophique qu'il représente.

Dans le cas présent, l'ajout de « *je te prie* » transforme l'ambiance du discours entre les personnages: on passe d'un style oral à un style littéraire qui endort le lecteur là où Machado de Assis voudrait le voir réagir. Il suggère cet effet par ses trois petits points.

Cela est d'autant plus étonnant que la traduction littérale: « *Ne ris pas de moi, ne ris pas...* » est ici possible.

Nous avons au paragraphe 9 un autre exemple d'ennoblissement extrêmement fréquent, l'emploi du passé antérieur au lieu de l'imparfait. Il y a ici également recours à un verbe plus choisi dans la traduction. Ainsi, « *queria* » devient « eut souhaité ».

<sup>9</sup> (...) Camilo entrou no funcionalismo, contra a vontade do pai, que queria vê-lo médico;

(...) Camilo était entré dans la fonction publique, contre la volonté de son père qui eut souhaité le voir médecin ;

<sup>4</sup> Notons que produire des phrases précieuses n'a jamais été synonyme de prose achevée.

Nous proposons la traduction suivante: « Camilo entra dans la fonction publique contre la volonté de son père, qui voulait qu'il soit médecin ».

Aux vues des exemples proposés nous avons relevé trois grands types d'écueils en matière de traduction du portugais du Brésil vers le français: les erreurs lexicales et autres contresens qui invalident la traduction, les erreurs dues à une stratégie de traduction qui manque de fidélité par rapport au texte original et les erreurs qui consistent à expliquer le texte original, comme dans l'exemple ci-dessous:

<sup>19</sup> Nenhuma apareceu; (...)

Il n'arriva aucune lettre.

Il y a ici ajout du nom « *lettre* » pour resituer le contexte. Notre proposition de traduction est: « *Il n'en arriva aucune (...)* ».

Voici un nouvel exemple de clarification qui est accompagné d'ennoblissement: Camilo est mentionné dans la traduction alors qu'il ne l'est pas dans l'original ; il y a précision sur le sujet de l'action. Notons également dans ce même extrait, un changement de registre de langage en passant du verbe « *savoir* » à « *parvenir à le débrouiller* ».

<sup>13</sup> Como daí chegaram ao amor, não o soube ele nunca.

Comment, de là, ils en arrivèrent à l'amour, Camilo ne parvint jamais à le débrouiller.

Voici notre proposition de traduction: « Comment de là en arrivèrent-ils à l'amour, il ne le sut jamais. ».

Toutes ces déformations ou adaptations, suivant la position traductrice, sont loin d'être neutres car elles influencent considérablement la réceptivité du pays cible par rapport à l'auteur traduit et sa vision de la société de laquelle il est issu.

La traduction, activité linguistique pour les uns, littéraire pour les autres, demande à être considérée avant tout comme une forme de communication entre deux nations et la réceptivité que chacun a de l'autre. Cette vision vient s'inscrire dans la conscience collective du peuple et fait que le Brésilien est associé au héros que l'on a découvert dans tel roman, précieux si la traduction l'a fait ainsi, sympathique si elle a reproduit l'ambiance familière de la majorité des œuvres brésiliennes... Le traducteur n'a donc pas seulement une responsabilité purement linguistique ou même littéraire en tant que véhicule de transmission d'une œuvre, mais a également un rôle socioculturel qui peut le conduire jusqu'à se poser la fameuse question soulevée par Antony Pym: « Faut-il traduire ? ».

## BIBLIOGRAPHIE

BERMAN, Antoine. *Pour une critique des traductions: John Donne*. Paris: Gallimard, 1995.

\_\_\_\_\_. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris: Editions du Seuil, 1999.

BOSSI, Alfredo. *Historia concisa da literatura brasileira*. Companhia das letras, São Paulo, 1989.

LADMIRAL, Jean-René, *Sourciers et ciblistes*. Paris: Revue d'esthétique n° 12 p 33-42, 1986.

MACHADO DE MACHADO DE ASSIS, Joaquim. *Obras completas*. Rio de Janeiro: Jackson, 1952.

\_\_\_\_\_. *La Montre en Or*. Trad. Maryvonne Lapouge. Paris: Métailié, 1987.

SCHLEIRMACHER, Frederich. *Des différentes méthodes du traduire*. Trad. Antoine Berman, Mauvezin: T. E. R., 1985.

HUMBOLDT, Wilhelm. *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*. Editions Denis Thouard, Paris. Le Seuil, 2000, p. 39